



Langue

Stéphane Bikialo

► To cite this version:

Stéphane Bikialo. Langue. Michel Bertrand. Dictionnaire Claude Simon, Champion, p. 574-579., 2013, 978-2-7453-2649-2. hal-02509950

HAL Id: hal-02509950

<https://hal.science/hal-02509950>

Submitted on 17 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LANGUE

Dans *La Raison poétique*, Michel Deguy écrit : « S'affranchir, dites-vous ? Mais de quoi ? [...] La phrase, syntaxière (Mallarmé), grammaticale, "logique" (au sens grec foncier qui précède la Logique), si disloquée, suspendue, volutée ou anacoluthée qu'elle puisse être, demeure l'élément du dire-en-poème. [...] Je ne suis pas sûr, tu me comprends, que les "structures de la langue aient à être touchées". Pas d'attentat. Le terrorisme a tort. La langue reprend tout dans ses possibilités. » (Deguy, (2000), p. 13-15).

Le style des œuvres de Claude Simon et la conception de la langue qu'il exprime dans de nombreux entretiens témoignent du fait que pour lui « la langue reprend tout dans ses possibilités » : « "Récit d'une mémoire" : pour ce qui me concerne, oui. Mais cette mémoire est enrichie (et déformée) par tout ce que nous propose sans cesse la langue avec ses incessantes charges de métaphores. Ajoutons-y l'infinité de combinaisons, de constructions, de "tours", de formes que nous propose la souplesse de la syntaxe » (Simon, (1993/2004), p. 247). La langue propose au sujet de l'écriture, enrichit et déforme, elle est une « réalité en soi » (Simon, (1977/2008), p. 166) qui n'exprime ni ne représente le réel, la mémoire, le sujet, mais les « constitue » : « la langue me constitue en tant que sujet parlant. Ce que je fais de la langue en la travaillant, c'est-à-dire mon langage, me constitue en tant que sujet historique » (Simon, (1977), p. 39) ; « ce que la langue me force à dire, quand j'écoute ses propositions, c'est toujours beaucoup mieux que ce que je "voulais dire"... » (Simon, (1977/2008), p. 166).

L'écriture de Claude Simon est donc à l'écoute de la langue, de la « souplesse de la syntaxe », de l'infinité de ses associations et combinaisons phoniques, lexicales, syntaxiques, énonciatives, textuelles, etc. Si l'écriture de Simon frappe par la manière dont elle actualise de façon tout à fait singulière la langue, cela ne relève jamais d'une remise en cause, d'une sortie de la langue, d'une volonté de « trouver sa langue », encore moins d'« inventer une autre langue » (Dällenbach, (1988), p. 31) mais de laisser advenir, dans le présent de l'écriture, ce qui de la langue cherche à se dire, d'exploiter au maximum les potentialités infinies de la langue : « Loin de constituer une gêne, un obstacle (comme le croient ceux qui s'écrient d'une façon assez comique : "Ah, si je pouvais arriver à dire ce que je veux dire ! Mais les mots trahissent ma pensée !... "), les *nécessités* formelles sont, au contraire, en elles-mêmes, créatrices. » (Simon, 1972, p. 27).

« Le linguiste rencontre le poète, quand celui-ci voit dans la poésie une exploration des possibilités de la langue », écrit Henri Meschonnic (1970, p. 55) ; de fait, la conception – et la pratique – simonienne de la langue est en accord total avec celle présente dans le *Cours*

de linguistique générale (1916) de Ferdinand de Saussure. On aurait du mal à savoir qui des deux a écrit qu'« on peut comparer la langue à une symphonie, dont la réalité est indépendante de la manière dont on l'exécute ». Dans les deux cas, la langue est vue comme un « système de signes » qui se définissent – acquièrent leur « valeur » – par opposition, une « cristallisation sociale », la « partie sociale du langage, extérieure à l'individu, qui à lui seule ne peut ni la créer ni la modifier » (Saussure, p. 29-31) ; Simon a souvent insisté, outre le réel de la langue et sa force de proposition indépendante du sujet, « extérieure à l'individu », sur la notion de système, en s'appuyant notamment sur les formules de Novalis qui le fascinent par leur modernité : « Si seulement on pouvait faire comprendre aux gens qu'il en va du langage comme des formules mathématiques : elles constituent un monde en soi, pour elles seules ; elles jouent entre elles exclusivement, n'expriment rien si ce n'est leur propre nature merveilleuse, ce qui justement fait qu'elles sont si expressives, que justement en elles se reflète le jeu étrange des rapports entre les choses. Membres de la nature, c'est par leur seule liberté qu'elles sont » (Simon, 1982). Et cette pensée du système s'étend aussi – par métaphore, ou plutôt par métonymie – à la phrase, à l'œuvre envisagées comme des systèmes d'échos et de correspondances : « l'organisation de l'ensemble des éléments ne diffère pas [...] de l'organisation des éléments à l'intérieur d'un détail, d'une page ou d'une phrase. » (Simon, (1974), p. 92) ; « Je ne connais pas, en effet, de terme qui mette mieux en valeur le caractère tout à fait artisanal et empirique de ce labeur qui consiste à assembler et à organiser, dans cette *unité* dont parle Baudelaire et où elles doivent *se répondre en échos*, toutes les composantes de ce vaste système de signes qu'est un roman. » (Simon, 1974, p. 96). Après l'accueil des propositions de la langue, Claude Simon insiste ainsi, par cette analogie, sur leur assemblage, leur organisation au sein d'un système cohérent où les éléments se répondent, système dont les plans de montage de *La Route des Flandres* de *Triptyque* sont une belle illustration (Calle-Gruber, 1993 et 2008 repris dans Simon, 2006).

L'ordre de la langue et l'ordre du roman convergent donc pour tenter de donner forme à « l'informe, à l'invertébré » : « de sorte que plus tard, quand il essaya de raconter ces choses, il se rendit compte qu'il avait fabriqué au lieu de l'informe, de l'invertébré, une relation d'événements telle qu'un esprit normal, c'est-à-dire celui de quelqu'un qui a dormi dans un lit, s'est levé, lavé, habillé, nourri, pouvait la constituer après coup, à froid, conformément à un usage établi de sons et de signes convenus, c'est-à-dire suscitant des images à peu près nettes, ordonnées, distinctes les unes des autres, tandis qu'à la vérité cela n'avait ni formes définies, ni noms, ni adjectifs, ni sujets, ni compléments, ni ponctuation (en tout cas pas de points), ni exacte temporalité, ni sens » (*L'Acacia*, p. 286). Là encore Simon

s'avère en accord avec Saussure pour qui la langue « est à la fois un produit social de la faculté de langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social » (p. 25). Si cette convention « fabrique » quelque chose qui n'est pas le réel de la sensation, c'est la condition de la transmission de cette sensation, de la langue comme « véhicule » – fonction de dénomination, servant à référer, à dire le monde (voir article « Mot ») – : « le statut de la langue est fondamentalement ambigu : elle est toujours, à la fois et qu'on le veuille ou non, véhicule et structure. Seul le dosage varie. Mais quelles que soient les proportions (par exemple un poème de Mallarmé ou un arrêté municipal), cette dualité ne disparaît jamais » (Simon, 1988, p. 174). L'ordre de la langue est une nécessité, la condition pour « produire » de la mémoire et de l'expérience à partir du vécu : « Lorsque je suis devant ma page blanche, je suis confronté à deux choses : d'une part le trouble magma d'émotions, de souvenirs, d'images qui se trouve en moi, d'autre part la langue, les mots que je vais chercher pour le dire, la syntaxe par laquelle ils vont être ordonnés et au sein de laquelle ils vont en quelque sorte se cristalliser. Et, tout de suite, un premier constat : c'est que l'on n'écrit (ou ne décrit) jamais quelque chose qui s'est passé avant le travail d'écrire, mais bien ce qui se produit (et cela dans tous les sens du terme) au cours de ce travail, au *présent* de celui-ci, et résulte, non pas du conflit entre le très vague projet initial et la langue, mais au contraire d'une symbiose entre les deux qui fait, du moins chez moi, que le résultat est infiniment plus riche que l'intention » (*Discours de Stockholm*, p. 898). Une telle conception est très proche de Nathalie Sarraute (Bikialo, 2004) qui parle non de « symbiose » mais de « fusion » : « Entre ce non-nommé et le langage qui n'est qu'un système de conventions, extrêmement simplifié [...], il faudra qu'une fusion se fasse pour que, patinant l'un contre l'autre, se confondant et s'étreignant dans une union toujours menacée, ils produisent un texte » (Sarraute, (1972), p. 33).

Simon a précisé la manière dont peut s'opérer cette « symbiose » entre le « trouble magma d'émotions, de souvenirs, d'images » et la langue et ses suggestions contraintes : il s'agit d'un travail de linéarisation de ce qui relève d'une « architecture purement sensorielle » : « ce langage, sa caractéristique "matérielle" si j'ose dire, mesurable, c'est qu'il appartient à l'ordre du linéaire et qu'il s'ensuit que toute personne qui parle ou écrit, tout discours (qu'il soit narratif ou descriptif), est obligé de tenir compte qu'il doit transposer dans une dimension unique (la durée) un monde qui est, lui, multidimensionnel, soit dans la simultanéité des perceptions, soit dans celle des qualités d'un objet, des aspects d'un spectacle, soit encore dans celle des actions [...] Forcé d'énumérer successivement ce qui est simultanée, je dois décider d'un ordre, ne serait-il que syntaxique. » (1978, p. 14). C'est précisément les modes

d'accommodement à cette contrainte de la linéarité qui sera l'une des spécificités du style de Claude Simon, un style qui est bien une manière d'être langue.

La langue est à la fois une contrainte, une nécessité et une chance, apportant sa propre force créatrice, au-delà de la volonté du sujet de l'écriture qui en est le réceptacle : « lorsque je dis que s'ouvrent à moi des perspectives ou m'apparaissent des possibilités auxquelles je n'avais pas pensé avant de me mettre à écrire, je ne pense certainement pas que ce soit l'effet d'un hasard quelconque, mais de la manipulation attentive de la langue, et ceci sans perdre jamais de vue l'unité et la composition générale de l'ouvrage » (Simon, 1975/1986, p. 418)

Ce qui permet de telles épiphanies, une telle force de proposition, c'est la nature métaphorique de la langue, fondamentale pour l'auteur, qui écrit, en s'appuyant sur Michel Deguy : « Toute mon œuvre est construite sur la nature métaphorique de la langue » (1977, p. 42). A. Duncan (2006) propose une analyse importante de cette formulation empruntée à Deguy en repartant des formules de Deguy citées par Simon dans « la fiction mot à mot » (1972, p. 82), et en montrant qu'en lien avec la théorie de la figure généralisée chez Deguy, c'est le fait que la langue soit un système de « renvois » et de « feuilures » qui retient Claude Simon. La « nature métaphorique de la langue » apparaît donc *in fine* comme le fait que la langue soit dotée de ce que M. Aquien a nommé un « autre versant du langage », et Lacan « lalangue » : « Lalangue est, en toute langue, le registre qui la voue à l'équivoque. Nous savons comment y parvenir : en déstratifiant, en confondant systématiquement son et sens, mention et usage, écriture et représenté, en empêchant de ce fait qu'une strate puisse servir d'appui pour en démêler une autre. » (Milner, (1978), p. 22). L'œuvre de Claude Simon est donc construite, comme il le formule lui-même, sur cette convocation des « mots sous les mots » – pour reprendre le titre de l'ouvrage de Starobinski consacré aux anagrammes de Saussure, que M. Deguy avait recensé dans *Critique* en 1969 – mettant en œuvre la polysémie, l'homonymie, la parasynonymie, etc. Cette nature métaphorique de la langue va donc se manifester dans la pratique des « mots carrefours » – et des calembours, de l'énigme... – « mots poreux » et « mots gigognes » pour reprendre les formulations de J. Authier-Revuz : « Á la langue interposant la forme de sa grille finie de différences sur le chemin de la nomination, affectant le dire d'un non-un qui est de l'ordre du manque – d'une absence de mots pour dire complètement la chose –, répond ici la langue encore, mais en tant que l'équivoque qui lui est consubstantielle – allant, de façon non discrète, du jeu des autres sens de la polysémie à celui des "autres mots" de l'homonymie et de toutes les formes de paragrammatismes –, affecte le dire d'un non-un qui est de l'ordre de l'excès : celui des sens, des mots y altérant de leur présence "en plus" l'unité d'un signifié et d'un signifiant. [...] On

voit qu'au réel des mots « poreux », saturés des autres mots déposés en eux, de façon non dénombrable, par l'interdiscours, [...] répond ici le réel des mots « gigognes » ou « gros » de tous ces autres mots, jouant en eux, de façon non dénombrable par le fait de la langue » (Authier-Revuz (1995) : p. 713 et 726). Les exemples de la mise en œuvre de ce mots poreux et gigognes, de cet « excès » abondent dans l'œuvre de Claude Simon, en particulier dans *La Route des Flandres* ; dans l'exemple suivant, les signes sont convoqués dans leur opacité (signifié et signifiant) et leur plasticité : « Ne pensant peut-être même pas à la femme de son frère chevauchée ou plutôt à la femme chevauchée par son frère d'armes ou plutôt son frère en chevalerie puisqu'il le considérait en cela comme son égal, ou si l'on préfère le contraire puisque c'était elle qui écartait les cuisses chevauchait, tous deux chevauchant (ou plutôt qui avaient été chevauchés par) la même houri la même haletante hoquetante haquenée (*La Route des Flandres*, p. 279). La polysémie de « chevauchée » – sens dénotatif et connotations sexuelles – est mobilisée et réactivée par le polyptote entre « chevauchée » et « cavalerie », avant de se poursuivre en une métaphore filée par le terme « haquenée » qui semble lui-même « proposé » par la langue, en raison non seulement de son signifié mais de son signifiant étant donnée l'énumération de termes commençant par « h » et comprenant des allitérations en [k] et des assonances en [â]. Cette dynamique du signifiant est au cœur du projet stylistique de Simon, selon lequel : « La leçon, à mon avis, d'une importance primordiale, c'est que si, sans se préoccuper de leurs signifiés, on réussit à établir entre deux signifiants un rapport *formel* "parlant", il se produit alors un phénomène qui semble tenir du prodige : à savoir que va apparaître de surcroît (en "prime" pourrait-on dire) une ouverture signifiante, un sens ambigu, incertain, "tremblé" comme dirait Barthes, non explicité, mais souvent plus riche et générateur (ou chargé) de vibrations que celui que l'on aurait pu établir entre deux éléments choisis seulement en fonction de leurs signifiés (cheval-plage ou cheval prairie) et dont la manipulation a montré, en dépit du rapport apparent de ces derniers, l'incompatibilité formelle ». (Simon, (1972), p. 26-27).

Dans ses commentaires épitextuels métalinguistiques, le mot « langue » est toujours employé avec une précision théorique étonnante chez un écrivain qui a souvent rappelé qu'il n'était ni linguiste, ni philosophe... (Simon, 1975/1986). C'est pourquoi, « (par un de ces troublants jeux de la langue dont on ne sait si celle-ci se moule sur ce qu'elle dit ou l'inverse) » (*L'Acacia*, p. 45), et en raison de cette dimension métaphorique de la langue, l'incipit de *Leçon de choses* en dit sans doute aussi long que ce qui précède sur la langue : « Les langues pendantes du papier décollé laissent apparaître le plâtre humide et gris, qui

s'effrite, tombe par plaques dont les débris sont éparpillés sur le carrelage devant la plinthe marron » (*Leçon de choses*, p. 9).

Bibliographie : Claude Simon, *La Route des Flandres*, Paris, Minuit, 1960, repris en collection « Double » en 1982 ; « Réponses à quelques questions écrites de Ludovic Janvier », *Entretiens* n° 31, 1972 ; « La fiction mot à mot », in *Nouveau roman : Hier, aujourd'hui, tome 2 : Pratiques*, U.G.E. « 10/18 », 1974 ; *Leçon de choses*, Paris, Minuit, 1975 ; « Claude Simon, à la question », in *Claude Simon. Colloque de Cerisy* (dir. J. Ricardou), UGE, coll. « 10/18 », 1975, repris dans *Lire Claude Simon*, Les Impressions nouvelles, 1986 ; « Pour en finir avec l'équivoque du réalisme », entretien avec A. Poirson et J.-P. Goux, *L'Humanité*, 20 mai 1977 in M. Calle-Gruber, 2008 ; « Un homme traversé par le travail », *La Nouvelle critique* n° 105, 1977 ; « Avec Claude Simon sur des sables mouvants », entretien avec Alain Poirson, *Révolution*, 99, 22-28 janvier 1982 ; « Roman, description et action », *Studi di Letteratura Francese*, Vol. 8, n° 170, 1982 ; *Discours de Stockholm*, Minuit, 1986, dans *Œuvres*, Gallimard, « La Pléiade », 2006 ; « Attaques et stimuli » (entretien inédit), in L. Dällenbach, *Claude Simon*, Paris, Seuil, 1988 ; *L'Acacia*, Paris, Minuit, 1989 ; « Entretien avec A. Armel », *Le Magazine littéraire*, 1990 ; « L'inlassable ré^a/encrage du vécu », entretien avec Mireille Calle-Gruber, 1993, repris dans M. Calle-Gruber, *Le Grand temps. Essai sur l'œuvre de Claude Simon*, Lille, PU Septentrion, 2004.

Michèle Aquien, *L'Autre versant du langage*, Corti, 1997. Jacqueline Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 1995, réédition Limoges, Lambert Lucas, 2012. Michel Bertrand, *Langue romanesque et parole scripturale. Essai sur Claude Simon*, PUF, 1987. Stéphane Bikialo, *Plusieurs mots pour une chose*, thèse de doctorat, Université de Poitiers, 2003 ; « La Nomination multiple : un compromis à la non-coïncidence des mots et de la sensation », dans *Nathalie Sarraute. Du tropisme à la phrase* (dir. A. Fontvieille et Ph. Wahl), PU Lyon, 2004, p. 85-98 ; « Transports en commun. La métaphore accompagnée dans *L'Acacia* et *Le Palace* », dans *Transports : les métaphores de Claude Simon* (dir. Wolfram Nitsch et Irène Albers) Peter Lang, 2006, p. 99-115. Mireille Calle-Gruber (textes, entretiens, manuscrits réunis par), *Claude Simon. Chemins de la mémoire*, Le Griffon d'argile, 1993. Mireille Calle-Gruber (éd.), *Les Triptyques de Claude Simon ou l'art du montage*, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2008. Lucien Dällenbach, *Claude Simon*, Seuil, « Les contemporains », 1988. Alastair Duncan, « Claude Simon, Michel Deguy et Triptyque », dans *Transports : les métaphores de Claude Simon* (dir. Wolfram Nitsch et Irène Albers) Peter Lang, 2006, p. 31-41. Michel Deguy, *La Raison poétique*, Galilée, 2000. Henri Meschonnic, *Pour la poétique*, Paris, Gallimard, 1970. Jean-Claude Milner, *L'Amour de la langue*, Paris, Seuil, 1978. Catherine Rannoux, *L'Écriture du labyrinthe*, Orléans, Paradigme, 1997. Nathalie Sarraute, « Ce que je cherche à faire », in *Nouveau roman : hier, aujourd'hui. 2. Pratiques*, U.G.E., collection « 10/18 », 1972. Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, 1916, édition critique de Tullio de Mauro, Paris, Payot, 1972. Dominique Viart, « Une écriture nomade. La puissance critique de la métaphore simonienne », dans *Transports : les métaphores de Claude Simon* (dir. Wolfram Nitsch et Irène Albers) Peter Lang, 2006, p. 13-29.

Voir : Calembour ; Énigme ; Écriture ; Mot ; Style ; Sujet ; Syntaxe.

Stéphane Bikialo